

RÉDACTION
ET
BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue St-François 20.
On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro: 10 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGEL

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger..... 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse..... 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LAUSANNE, 18 septembre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Nous avons publié hier le discours prononcé par l'empereur allemand à Erfurt. Plusieurs journalistes ne pouvant en croire leurs yeux, y ont vu une manœuvre de Bourse. Il n'en est rien. Le *Moniteur officiel* de l'empire reproduit cette étrange harangue.

Seulement, comme toujours, nous en avons deux textes. Le premier, celui de la *Post*, faisait dire à Guillaume II :

C'est ici, à Erfurt, que s'est produit un des graves événements de l'histoire de la Prusse. C'est en cet endroit que le parvenu corse nous a fait subir la plus profonde humiliation, nous a outragés de la façon la plus odieuse ; mais c'est aussi de cet endroit qu'est parti en 1813 la foudre vengeresse qui l'a renversé et mis en pièces.

Voici le texte du *Moniteur officiel* :

Passer ici en revue les fils de la Vieille-Marche, de la Thuringe et de la Saxe me cause d'autant plus de joie qu'en raison des faits que l'histoire nous a transmis le terrain sur lequel nous nous trouvons a pour nous patrie une importance particulière. C'est en cet endroit que le conquérant corse a outragé les souverains allemands de la manière la plus grave et fait subir l'humiliation la plus profonde à notre patrie qui venait de succomber. C'est alors que dans l'âme de mon arrière-grand-père germa l'idée de la résistance à l'outrage qui, en mûrissant, provoqua la levée de boucliers vengeresse de 1813.

Le « parvenu corse » est devenu le « conquérant corse ». Le reste diffère à peine. Jadis les émigrés disaient le « bandit corse », Guillaume II a fait une fausse citation ou n'a pas jugé devoir aller jusque-là.

Il n'en reste pas moins que, dans les circonstances actuelles, il était impossible de s'exprimer d'une manière plus fâcheuse et avec moins de goût. Napoléon a un nom qu'un souverain peut prononcer sans s'écarter de la bouche. Et la périphrase par laquelle Guillaume II a cru devoir désigner le vainqueur d'Iéna devrait actuellement être laissée aux orateurs des clubs anarchistes.

Le langage de Guillaume II devait avoir pour résultat, s'il n'avait pour but, d'irriter l'opinion française. Cela n'a pas manqué. Au lendemain de la représentation de *Lohengrin*, il sert de texte aux journaux d'opposition pour exciter les esprits. Les journaux les plus répandus à Paris portent aujourd'hui en grosses lettres *La France insultée par Guillaume II. Assez d'Allemand !* et autres titres significatifs.

Les feuilles bonapartistes ont naturellement ressenti plus vivement que les autres l'affront fait au fondateur de leur dynastie préférée. Elles en font état contre le gouvernement qui a maintenu l'ordre mercredi soir et fait jouer *Lohengrin*.

Au moment même, dit M. de Cassagnac, où l'Académie nationale de musique, l'Opéra de Paris, illuminait ses façades pour mieux célébrer la gloire de l'Allemand Wagner ; au moment même où nos mélomanes, dont le cœur est aussi international que l'oreille, se ruèrent sous les portiques, pour ouïr la divine musique entendue par moi déjà, quand je défiais prisonnier, avec les camarades, devant les musiques bavaroises et dans des circonstances qui me donnent, après vingt années écoulées, un sinistre frisson ; au moment où nos élégantes affichaient sous les lustres de la salle, étincelante leurs épaules et leur gorge, arrivait à Paris une dépêche nous rapportant le discours que Guillaume, repris de sa fureur, comme Hamlet, vient de prononcer à Erfurt.

Et après une version amplifiée du discours de Guillaume II, le célèbre casseur de vitres écrit :

Rien n'aura manqué à l'honneur du maître allemand, rien.

La cavalerie et l'infanterie occupaient la place de l'Opéra.

Richard Wagner s'est épanoui, à l'abri de l'uniforme français, dans cette capitale dont il avait célébré la chute par des ricanements d'hyène.

C'est par la force, c'est par un déploiement inouï de police qu'on nous a imposé *Lohengrin*.

Les patriotes qui protestaient ont été arrêtés, assommés.

Comme s'il n'y avait pas une véritable honte à mettre la main sur un citoyen français au profit et au bénéfice d'un Allemand !

Et c'est ce gouvernement de pleutres qui, naguère, intervenait pour empêcher qu'on fit justice, à la Comédie-Française, des pourvoyeurs de la guillotine !

Ces deux interventions, l'une en faveur des bourgeois, l'autre en faveur de l'insulteur de la France se valent et se complètent.

Qui s'est mis à genoux devant Robespierre devait se mettre à plat ventre devant Guillaume et son barde Wagner.

Donc, on a joué *Lohengrin* pour montrer qu'on aime le grand art.

C'est bien.

Mais continuer de le jouer ce serait prouver qu'on aime aussi l'Allemagne, au moment même où son empereur évoque les plus lugubres souvenirs de nos annales.

Il y a là une provocation au patriotisme français.

La poursuite n'en plus longtemps ?

C'est probable, car le gouvernement de la République a perdu jusqu'au sentiment de la pudeur nationale.

Et il nous plaît, à nous, si l'y en a pour battre des mains au musicien favori de Guillaume, d'être de ceux qui se révoltent et qui sifflent.

Une fois, c'est déjà trop.

Assez de Wagner, assez d'Allemand ! assez !

Même diapason à la *Patrie*, ou *Petit Caporal*, dans tous les journaux bonapartistes.

La presse radicale, qui n'a pas l'habitude de défendre Napoléon, s'exprime avec non moins de vivacité :

En évitant de prononcer le nom de Napoléon, dit la *Justice*, en parlant dédaigneusement de ce « parvenu Corse » Guillaume II n'offense heureusement que ses ancêtres et son allié actuel, l'empereur François-Joseph... Ses ancêtres, parce qu'ils s'applaudissaient naguère devant leur vainqueur insolent... Son allié, parce que la fière Maison d'Autriche ne dédaigne pas de glisser une de ses filles dans le lit de ce « parvenu ».

Et quand Guillaume II nous rappelle 1813, cela ne nous offense pas davantage. Nous savons, en effet, par une cruelle expérience, que la Force est incapable de maintenir longtemps ce que la Force seule a fondé ; nous savons que ce que durent les hégémonies ; nous savons quelle est la fragilité des empires et des empires. Nous avons mis près d'un siècle à profiter de cette terrible leçon, c'est vrai. Mais la leçon en vaut la peine. Et, aujourd'hui, la France républicaine, maîtresse absolue de ses destinées, relit l'histoire sans rancune et sans crainte, laissant à un jeune empereur la fatuité et la faiblesse de croire aux conquêtes éternelles, aux hégémonies et aux empires, quand, après boire, il porte la main à la garde de son épée.

Les journaux modérés s'efforcent de ramener l'incident à ses justes proportions et demandent au cabinet de persister dans la ligne de conduite ferme et sage qu'il s'est tracée, et dont c'est le jeu des ennemis de la France de la faire sortir.

En tout cas, comme le dit très bien le *Journal de Genève*, « dans l'état de tension extrême où sont les rapports de peuple à peuple, il eût mieux valu éviter pour cette fois ce sujet de conversation d'autant plus inopportun qu'en ce temps-là les Saxons comptaient plutôt parmi les alliés que parmi les adversaires de Napoléon. » Espérons que les conseils de la

sagesse prévaudront, que cette évocation des « foudres vengeresses » éminemment propre, dans la bouche d'un souverain, s'adressant à des soldats, à attiser les haines internationales, resteront sans effet grave.

On lit dans la *Paix* :

On nous dit bien, pour expliquer le ton menaçant de la harangue du jeune empereur, qu'il a saisi avec empressement la première occasion qui s'est présentée à lui de prendre une revanche oratoire des discours franco-russes de Cronstadt. Si c'est à ce mobile que l'empereur Guillaume a obéi, il n'a certainement point mesuré l'étendue de ses responsabilités, ni la gravité des expressions qu'il a employées.

A Cronstadt, d'ailleurs, il n'a pas été dit un mot qui pût faire douter de la solidité durable de la paix en Europe. Tout au contraire, le tsar et les hommes d'Etat russes, qui ont porté des toasts, aussi bien ceux qui relèvent de la diplomatie que ceux qui appartiennent à l'armée, ont fait preuve d'une réserve pleine de dignité. Ils ont donné à la France des assurances d'amitié dont nous avons été touchés et qui, de longtemps, ne s'effaceront pas de notre esprit ; mais ils ont eu à cœur de n'être agressifs qu'à l'égard de qui que ce fût.

Du côté français, même tenue correcte, même circonspection.

L'amiral Gervais s'est montré patriote ardent et diplomate clairvoyant. L'empereur Guillaume peut lire — si toutefois il les a déjà lus — les discours de notre représentant naval, il verra qu'ils ne contiennent pas une pensée, pas même une arrière-pensée, dont l'Allemagne et son gouvernement puissent se montrer choqués.

Il peut passer à la loupe de l'analyse la plus minutieuse les improvisations de l'amiral Gervais, il n'y trouvera pas la moindre expression équivoque, pas la plus subtile ellipse qui puisse être interprétée dans un sens inquiétant pour la paix européenne et offensant pour la dignité allemande.

Qu'a dit, au nom de la France républicaine, le président du Conseil, ministre de la guerre, lorsqu'il a harangué les officiers à Vandœuvre, à propos des grandes manœuvres ?

Il a, en termes éloquentes mais d'une précision mathématique, félicité les généraux, les officiers et les soldats de leur tenue martiale, de leur résistance aux fatigues, du développement de la science stratégique dans notre armée. Il a, simplement, sans fanfaronnerie aucune, comme il convient au représentant d'une nation qui, ayant conscience de sa force a conscience de son droit, fait l'éloge de nos troupes.

Il aurait bien pu, ce ministre, qui, sans être empereur, tient dans ses mains la force armée d'une nation de trente-sept millions d'âmes, il aurait bien pu, lui aussi, parler de revanche et de reprises martiales.

Le correspondant du *Daily News*, à Vienne, dit que l'allocution peu modérée que vient de prononcer l'empereur Guillaume II, à l'occasion des manœuvres et de sa visite à Erfurt, a causé immédiatement dans toutes les Bourses européennes des appréhensions plus vives que les graves nouvelles reçues ces jours derniers au sujet de Mytilène.

Bien que dirigée exclusivement contre la personne de Napoléon I^{er}, on considère ici, dit le correspondant anglais, que cette sortie de l'empereur est offensante pour le peuple français, qui pourrait voir dans ces propos une sorte de défi, ce qui serait particulièrement grave dans les circonstances actuelles.

Ces craintes ainsi motivées ont inspiré aux Bourses européennes une grande réserve dans leurs opérations.

La Société d'histoire à Zurich.

Zurich, 16 septembre.

La Confédération suisse et la ville de Berne ont célébré cette année d'une manière grandiose le souvenir de deux dates mémorables de l'histoire nationale. Une fête plus modeste et plus intime réunissait cette semaine à Zurich les membres de la Société générale d'histoire

gnait-il pas que vous songiez à l'épouser ?

— Non, dit Régine, je voulais savoir...

Et elle s'arrêta visiblement gênée.

— Quoi donc ? l'épouse, si c'en était une, n'a-t-elle pas été couronnée de succès ; que pouviez-vous espérer de mieux d'elle ?

— Oh ! rien, assurément.

— Vous attachiez à la réponse du prince une importance que vous ne m'avez pas cachée ; si elle est telle que vous la souhaitez, qui a pu vous faire changer d'avis ?

— Je n'en ai pas changé, je n'ai jamais eu le projet d'épouser M. de Chantarral, vous dis-je.

— Voyons, Régine, vous n'auriez pas fait l'enfantillage, n'osant pas refuser le prince, d'essayer de vous faire refuser par lui ?

— Peut-être, répondit la jeune fille d'un ton énigmatique qui montrait si clairement qu'elle ne voulait pas s'expliquer sur ce point que le marquis ne crut pas pouvoir appuyer davantage.

— Mais pourquoi, reprit-il, ne voulez-vous pas du prince ?

— Parce que je ne l'aime pas.

— Vous ne l'aimez pas aujourd'hui, dit le marquis en haussant légèrement les épaules, mais vous l'adorerez demain ; il saura bien s'imposer à votre cœur, car lui, dit-on, vous aime, il est jeune, beau, élégant, il a tout ce qu'il faut pour charmer une femme.

— Pas moi, dit Régine froidement.

— Que lui reprochez-vous ?

— Rien à votre point de vue, tout au mien : il est trop correct, trop élégant pour moi ; je suis un peu encore l'enfant sauvage de la nature, cousin Georges, quoique vous ayez pu faire ; eh bien ! tant de civilisation m'effraie, on ne voit pas ce qu'il pense, ce jeune homme, on ne sait pas ce qu'il veut dire, avec ses banalités à sa mode ; il me fait l'effet d'un de ces jolis meubles en vernis Martin ; c'est froid, brillant, charmant, mais, au fond, est-ce du bois neuf ou vermoulu, du chêne ou du carton ? on n'en peut rien deviner. Tel le prince de Chantarral. Quel cœur ? quels sentiments,

suisse, qui célébraient à leur tour le cinquantième anniversaire de la fondation de cette société savante.

A côté de sociétés d'histoire locales ou intercantionales qui s'occupent avant tout de l'histoire d'un territoire spécial, il devait exister une société ayant un caractère plus général, vouant son activité à l'étude de la Suisse dans son ensemble et réunissant tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la patrie. C'est dans ce but que fut fondée en 1841, et essentiellement sous l'inspiration de J.-C. Zellweger, la Société d'histoire suisse ; peu nombreuse à ses débuts, cette compagnie savante se développa rapidement et elle est devenue aujourd'hui la plus importante de nos sociétés d'histoire, grâce à l'activité de celui qui en fut le promoteur et de son président actuel, M. le professeur Georges de Wyss, qui la dirige depuis plus d'un quart de siècle.

Jusqu'il y a une quinzaine d'années, la société publiait un seul recueil, les *Archives d'histoire suisse* ; dès lors, il a été jugé utile de former deux collections principales. C'est tout d'abord l'*Annuaire* (Jahrbuch), renfermant des mémoires originaux sur des sujets d'un intérêt général ; le dernier volume donne un résumé de l'activité de la société et renferme des fragments de la correspondance de Zellweger dans laquelle nous relevons plusieurs lettres du vénérable L. Vuillemin, qui contribua, lui aussi, à la fondation de la société.

Une seconde collection est celle des *Sources de l'histoire suisse* qui comprend des documents jusqu'alors inédits (cartulaires, recueils de chartes, chroniques, etc.) ; les deux derniers volumes de la collection sont consacrés à la correspondance de Stapfer, et présentent pour le canton de Vaud un intérêt tout particulier ; nous y trouvons en effet de très nombreuses lettres du général F.-C. de la Harpe sur les événements des premières années du siècle, tout particulièrement sur la période de 1813 à 1815, si décisive pour notre canton ; ces lettres font regretter encore plus vivement que les mémoires de notre compatriote n'aient pas encore été publiés dans leur intégrité.

Une autre publication, moins monumentale, mais non moins intéressante, est l'*Indicateur d'histoire suisse*, actuellement rédigé par M. le Dr Tobler, à Berne. Ce recueil, qui paraît six fois par an, reçoit toutes les communications de courte étendue qui ne trouveraient pas place dans les publications des sociétés d'histoire ; ce journal constitue ainsi un trait-d'union entre les historiens suisses, aussi bien qu'une mine précieuse de renseignements de toute nature ; il est regrettable que les érudits de la Suisse romande ne collaborent pas d'une manière plus active à cette utile publication ; nous nous permettons d'en rappeler l'existence à ceux qui le connaissent déjà, et d'attirer l'attention de ceux qui pourraient ignorer l'*Indicateur*. On entend fréquemment émettre le vœu que de petites communications faites dans nos sociétés d'histoire locales soient publiées ; la nature des recueils de sociétés ne permet pas d'admettre ces travaux, et leur place dans l'*Indicateur* est toute trouvée.

La société ne reste point indifférente aux recherches faites dans les archives étrangères ; on apprendra avec intérêt que M. le Dr Ritter s'occupe dans ce moment de faire copier aux archives du Vatican, réputées inabornables si longtemps, les actes de la nonciature papale en Suisse ; deux volumes de copie ont déjà été transmis aux archives fédérales et sont venus prendre place à côté des copies des archives

françaises dues à M. Rott, secrétaire de la légation de Suisse en France, et de celles des archives de Venise faites par notre compatriote, M. le consul Ceresole.

Enfin, la société s'intéresse à d'autres publications encore ; avant la fin de l'année, M. le Dr Brandstetter, de Lucerne, fera paraître un répertoire analytique de tous les articles historiques parus dans les périodiques depuis 1800. Un supplément à l'*Indicateur* sera consacré à des notices et à des inventaires sommaires des archives de notre pays ; un premier fascicule, rédigé par M. Wackernagel traitera des archives de Bale-Ville.

Comme on le voit, la Société d'histoire suisse s'occupe avant tout de la publication de monuments de l'histoire nationale et de travaux originaux ; et si, dans ses assemblées annuelles, on entend toujours d'intéressantes communications, ces réunions périodiques sont essentiellement destinées à rapprocher les sociétés de différentes parties du pays ; c'est là leur principal attrait, avec la visite des monuments et des antiquités de la localité qui reçoit la société. A cet égard, l'assemblée de Zurich laissera aux participants les souvenirs les plus agréables.

On connaît la célèbre société guerrière des « Bœcke », qui a joué à une époque déjà reculée un rôle politique important dans la cité de la Limmat ; les Bœcke n'existent plus comme société, mais, de même que les pères, leurs descendants se réunissent comme autrefois dans le local des « Schildner zum Schnegg ». Un illuminé avait cru imaginer dans le temps un système de correspondance au moyen d'escargots sympathiques ; cet animal néanmoins, n'a jamais passé pour posséder l'instinct de la sociabilité. Tout autres sont les membres de la société qui, il y a près de cinq siècles, avait déjà pris pour emblème l'escargot : ils sont sociables jusqu'au chiffre de 65, nombre traditionnel des compagnons ; ils sont de plus accueillants et hospitaliers envers ceux qui n'ont pas l'honneur et le bonheur d'appartenir à cette illustre confrérie ; leur seul point de ressemblance avec l'escargot des naturalistes est de posséder une maison bien à eux, admirablement située sur le quai de la Limmat, en face du Lindenhof, somptueusement décorée et pourvue de tout le confort de la vie moderne. C'est là que la société d'histoire était reçue lundi soir de la façon la plus aimable.

Au XVI^e siècle déjà, la société de l'Escargot a eu la bonne idée de déclarer solennellement qu'elle ne refuserait point d'accepter les cadeaux d'argenterie ou d'objets d'art que ses membres auraient l'intention de lui faire. Présents aussitôt d'affluer ; les étrangers de distinction auxquels la noble compagnie voulait bien accorder parfois l'hospitalité n'entendirent pas rester en arrière et se firent un devoir de rappeler leur souvenir par des cadeaux plus précieux encore. On devait sacrifier beaucoup à Bacchus alors, car les coupes sont le présent ordinaire et d'usage, si bien que le nombre des « Becher » dépassa bientôt de beaucoup celui des convives. D'autre part, la vie des sociétés demande autre chose que des coupes ; à différentes reprises on dut se résigner à envoyer chez le fondeur et à la Monnaie un certain nombre de pièces d'argenterie superflues ; ce fut le cas pendant la guerre de Trente ans qui avait, paraît-il, épuisé quelque peu la bourse de l'Escargot ; plus récemment, une partie de ces richesses fut aussi transfor-

Le marquis se sentit ému jusqu'au plus profond de lui-même par cette révélation ardente qui donnait à bien de ses conjectures sur les sentiments de Régine depuis quelques mois une consistance terrible ; il eut pourtant le courage d'ajouter :

— Mais ce mariage, c'est justement un mariage d'amour, le prince vous aime...

— C'est possible, fit la jeune fille, mais comme moi je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais, cela ne compte pas.

— Voyons, Régine, dit la duchesse intervenant encore, réfléchis un peu, n'agis pas comme un enfant étourdi, qui s'entête dans un caprice. Pourquoi n'aimerais-tu jamais le prince ? pourquoi ne pourrais-tu pas réaliser ton idéal ; en est-il donc si loin ?

— Loin ! aux antipodes ! Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, mais je sais comment je veux être aimée de mon mari. Je veux qu'il ait pour moi une tendresse pleine de prévenances, mais d'autorité ; je veux qu'il soit mon maître, mais qu'il me fasse chérir mon joug ; je veux qu'il me protège, qu'il me dirige, qu'il me conduise dans la vie, par la main, comme un enfant. Je veux qu'il me connaisse tout à fait, que pas un repli de mon âme ne lui reste ignoré, pour qu'il puisse la pénétrer au gré de sa volonté comme une pâte molle, qui gardera l'empreinte de sa main. Je veux croire en lui, après Dieu, et comme en Dieu lui-même, et que ma foi ne risque pas d'être trompée ; je veux qu'il soit noble, beau, généreux ; je veux qu'il ait l'expérience du monde et de la vie, pour m'y guider plus sûrement ; je veux enfin, non seulement qu'il m'aime, mais qu'il me l'ait prouvé avant de me le dire.

— Ma pauvre Régine ! fit la duchesse, ton idéal, comme tous les idéals, n'existe que dans l'imagination des jeunes filles. Qu'prends-tu un homme comme celui dont tu viens de tracer le portrait ?

(A suivre.)

FEUILLETON DE LA GAZETTE

UN AN D'ÉPREUVE

par MARY FLORAN

Le marquis fit un geste muet d'assentiment. Il avait compris.

Cependant, Régine avait relevé sa jolie tête attentive et sans quitter son travail :

— Bonjour, cousin Georges, dit-elle, tendant de loin la main à son visiteur, comment va votre migraine, ce matin ?

— Ah ! il n'en est plus question, répondit le marquis surpris de ce sang-froid : et vous, comment êtes-vous ?

— A merveille.

— Très occupée, ce me semble ?

— Oui, ces enluminures m'amuse beaucoup, je fais mon livre de mariage.

— Ah ! je comprends, alors, fit Georges, fidèle à son ton habituel de plaisanterie, pourquoi vous ne détournez pas les yeux, le temps presse, n'est-il pas vrai ?

— Non, dit Régine simplement, le temps ne presse pas.

— Comment ! allez-vous donc faire soupire longuement le prince de Chantarral ?

— Oh ! grand Dieu, non, si ma mère y avait consenti, il aurait ma réponse à l'heure qu'il est.

— Et la duchesse s'est opposée à ce désir ? dit le marquis embarrassé, en se tournant vers madame de Sornèges pour deviner l'attitude qu'il devait prendre.

Mais Régine ne le laissa pas longtemps perplexe. Elle s'y est opposée, reprit-elle ; autant vous le dire tout de suite, cousin Georges, ma mère et moi, pour la première fois, nous ne sommes pas d'accord.

cord.

Oh ! oh ! vous m'effrayez, Régine ; quoi, déjà des velléités d'indépendance, des allures d'émancipation, des actes d'autorité ?

— Ah ! fit la jeune fille riant franchement, que voilà de grandes phrases. Gardez-les pour plus tard, je n'en suis pas encore là, si tant est que j'y tiens jamais !

— Mais enfin, la cause de votre dissension ?

— Oh ! moins que rien, un mot, un seul, que ma mère refuse d'écrire à M. de Chantarral.

— Et ce mot ?

— Ce mot c'est : non.

— Comment non ?

— Non, tout simplement, vous ne comprenez pas ? c'est clair pourtant, non, je ne veux pas épouser le prince, voilà ce que cela signifie.

— Que dites-vous, Régine ? fit Georges feignant à merveille l'étonnement, vous ne voulez pas épouser le prince de Chantarral ?

— J'ai déjà eu l'honneur de le lui apprendre, reprit gaiement la jeune fille qui n'avait pas quitté son travail et se recula un peu pour juger de l'effet d'un angle de page qu'elle venait de finir.

— Mais, hier soir ?

— J'étais dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui.

— Alors votre joie, que signifiait-elle ?

— Rien, fit évasivement Régine légèrement embarrassée. « Rien, reprit-elle après un peu d'hésitation, si ce n'est une satisfaction d'amour-propre, peut-être ; j'étais, je suis flattée de la recherche du prince. »

— Et vous le refusez ?

— Je le refuse.

— Mais, auparavant, vous étiez résolue à l'accepter ?

— Jamais.

Pourtant cette lettre que votre mère a écrite, presque sous votre dictée, cette confidence que vous avez jugé opportun de faire au prince, cela ne témoi-

mée en couverts solides pour les repas de la confrérie.

Mais les pièces les plus artistiques et les plus précieuses ont été soigneusement conservées par le « Schatzmeister » M. Zeller-Werdmüller les a fait admirer aux invités qui se pressaient lundi au Schuegg. La plus ancienne coupe appartient peut-être à Waldmann, dont elle porte les armes; acquise par un sociétaire à une époque récente, elle fut remise par lui à la société; du XVI^e siècle dataient les coupes de Gilg Tschudi, du colonel Tugger, vétéran des guerres de France, et les deux coupes données en 1583 par les députés de la ville de Genève. En 1608, Padavino, ambassadeur de Venise, fait cadeau d'un lion de St-Marc, et l'envoyé de la Sérénissime République n'omet pas de faire rapport à la Seigneurie en ajoutant que chaque année, le jour de la Saint-Marc, les confrères porteront à leurs lèvres le lion de la cité des lagunes; une charmante statuette de chevalier est offerte en 1639 par le capitaine Schmidt, qui avait servi sous le duc de Rohan; quelques années plus tôt, James Hayes, comte de Carlisle, chevalier de la Jarretière et ambassadeur d'Angleterre à Venise, avait donné à ses hôtes deux coupes énormes qui doivent bien contenir autant de liquide que la botte de Bassompierre. N'oublions pas des nautes symboliques, les coupes des abbés de Wettingen, de Muri, d'Ensisiedeln, le « Rüden » de l'ancienne confrérie, dissoute, de la noblesse, et le lynx de la famille Escher-Luchs.

Ce régal archéologique et artistique a été suivi d'une collation tout aussi substantielle.

La séance principale de la société, qui a eu lieu mardi, a été ouverte par un discours du président, M. G. de Wyss, auquel les années n'ont rien enlevé de sa vigueur d'esprit et de son patriotisme.

J'aimerais vous donner un résumé détaillé du travail de M. le professeur Bächtold sur J.-J. Bodmer, le littérateur zurichois du siècle dernier; malheureusement, cela est difficile, il faudrait reproduire textuellement nombre de citations qui perdraient à la traduction. Après avoir fait une parallèle entre Bodmer et Breitingar, M. Bächtold s'est attaché surtout à raconter quelques traits de la guerre de plume à laquelle prirent part d'un côté Gottsched, l'auteur de la poétique bien connue, et d'un autre J.-J. Bodmer.

Après lui, M. Schweizer, archiviste de Zurich, étudie le traité d'alliance conclu le 16 octobre 1291 entre Zurich, Uri et Schwytz, et dont l'origine ne laisse pas de présenter quelques difficultés. M. Schweizer montre, avec preuves à l'appui, qu'à la fin du XIII^e siècle, la politique zurichoise subissait l'influence de l'évêque de Constance, Rodolphe, chef de la ligne cadette de la maison de Habsbourg; celui-ci se serait efforcé de rejeter en Autriche la branche aînée, et de faire obtenir à ses neveux toutes les propriétés de la famille dans la Suisse orientale; ainsi s'expliquerait le traité de 1291, qui réunissait dans une même coalition des parties poursuivant en réalité une politique et des buts différents.

Dans la journée, les membres de la société ont pu visiter à loisir les édifices de Zurich, les collections archéologiques, la bibliothèque, qui avait exposé ses manuscrits les plus précieux, les chroniques d'Edlibach, de Jean de Winterthur, le chapeau et le glaive donnés par le pape Jules II. Ce qui, sans contredit, a eu le plus de succès et attiré le plus l'attention a été l'exposition organisée aux archives, à l'imitation de celle des archives nationales à Paris, par M. P. Schweizer.

Le local des archives, à l'Obmannamt, était tapissé des plus anciennes cartes du canton de Zurich, dont les planches originales de quelques-unes sont encore conservées. Sur les tables, on pouvait feuilleter de curieux manuscrits aux belles enluminures et aux gracieuses miniatures, ainsi que d'anciennes impressions.

Les amateurs d'autographes ont dû commettre le péché d'envie en admirant des lettres autographes et authentiques de personnages de tout genre; citons un peu au hasard les lettres d'Henri VIII et de Jane Grey, de Catherine de Médicis coudoyant les princes de Condé, d'Henri IV, de Gustave-Adolphe, de Cromwell, de Christine de Suède; les grands réformateurs sont tous présents: Calvin, Luther, Melancthon; certaines pièces sont particulièrement intéressantes: telles une lettre de Zwingli écrite du camp de Cappel, et le projet de la Confession helvétique, tout entier de la main de Bullinger.

Enfin, une immense série de documents rangés par ordre chronologique et accompagnés de sceaux originaux ou reproduits présente une histoire complète et vivante de l'écriture des IX^e siècle; la série débute par un acte de l'an 804 et par le diplôme de l'empereur Louis le Germanique de 853 en faveur de l'abbaye de Zurich, en superbe cursive carolingienne. Signalons dans cette remarquable collection de nombreux diplômes impériaux d'Otton I, d'Henri II, de Frédéric II, de Sigismund, avec une bulle d'or, de Frédéric III, etc., une bulle du pape Anastase IV admirablement conservée, puis le traité d'alliance de Zurich avec Uri et Schwytz de 1291, celui de 1351 entre Zurich et les Waldstätten, le Pfaffenbrief de 1370, la ligue du Rhin et de Souabe avec les seigneurs de 1422, la seconde paix de Cappel de 1531, etc.

Nous avons remarqué, au cours de cette trop courte visite, l'album du Carolinum qui renferme les signatures des étudiants de 1560 à 1831, et où nous avons retrouvé les noms d'un certain nombre de Lausannois et de Vauds.

Cette remarquable exposition n'a qu'un caractère temporaire et a été organisée essentiellement en vue de la réunion de la Société d'histoire; l'érudit directeur des archives de Schwytz y a donné tant de soins qu'il faut espérer la voir devenir permanente.

Je ne vous parle pas du banquet obligé ou de cordiales paroles ont été échangées entre les historiens des différents cantons et les représentants de la ville de Zurich; mention-

nons cependant que gâteaux et gâteaux sortaient de moules historiques.

Je ne voudrais pas terminer sans remercier les organisateurs zurichois de leur aimable hospitalité et des cadeaux qu'ils ont offert à leurs hôtes; ceux-ci ont reçu un volume de « Turicensia », renfermant une série d'études sur Zurich dès ses origines à la visite des Russes en 1799, et une belle reproduction de la charte d'alliance de 1351, dont on croyait l'original perdu et qui a été retrouvé tout récemment par M. Durrer aux archives de Stanz.

F.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, le 17 septembre.

La première représentation de Lohengrin.

Enfin, c'est là l'exclamation est de M. Victor Wilder — qui a beaucoup de raisons pour se réjouir de la chose; — mais elle peint si bien l'état d'âme où se trouvent tous ceux qui souhaitent de voir enfin se dénouer cette sottise question de *Lohengrin* que l'on peut sans rougir la lui emprunter: c'est y est; *Lohengrin* a été joué à l'Opéra de Paris, mieux qu'il n'a jamais été donné ailleurs, au dire de tous ceux qui l'ont vu en Allemagne, au milieu d'un respect et d'une admiration enthousiastes.

Cela n'a pas été sans peine d'ailleurs. L'intelligente coterie, où M. Laur fraternisait avec l'anarchiste Morphy, et où M. Boudeau donnait le bras à M. de Cassagnac, a fait ce qu'elle a pu; mais le gouvernement avait décidé d'arrêter immédiatement toute manifestation bruyante aux abords de l'Opéra, et nous avons vu une fois de plus que lorsque M. Constans veut quelque chose, il le veut bien; il peut paraître étonnant qu'un ministre ne cède pas immédiatement devant l'opinion nettement exprimée de trois camelots et de deux marmittes, mais nous commençons malgré tout à nous habituer tout doucement à cette idée.

Dès six heures et demie les agents prenaient possession de la place en s'établissant sur le refuge central pour empêcher tout rassemblement de s'y former. Leur consigne était formelle: ne tolérer aucun cri, aucun chant, et arrêter impitoyablement tous les individus suspects ou refusant de circuler.

Grâce à ces mesures, qui ont été mises à exécution peut-être un peu brutalement, et dont les curieux ont sans doute autant souffert que les brailards, la bagarre a été réduite à son minimum. En résumé, il y a eu près d'un millier d'arrestations dont les neuf dixièmes ne sont évidemment pas maintenues. Une curieuse remarque à ce sujet: toutes les personnes arrêtées étaient conduites dans les caves de l'Opéra qui avaient été préparées d'avance pour recevoir un grand nombre de prisonniers, et d'où — amère dérision — elles entendaient admirablement les moindres accords de l'orchestre. La casse s'est réduite à une devanure de braserie enfoncée, rue Saint-Augustin, et à un kiosque de journaux démolé devant le restaurant Sylvain; en somme peu de chose au lieu de la véritable révolution que quelques-uns prévoyaient.

Tout cela n'a eu aucun écho dans la salle dont les membres avaient d'ailleurs été triés sur le volet par la direction. A peine quelques places vides, abandonnées sans doute brusquement par leurs propriétaires. Au milieu de cette brillante assistance on se montre beaucoup M^{me} Alphonse de Rothschild qui assistait, il y a trente ans, à l'unique représentation de *Tannhäuser*. Les autres survivants de ce triste épisode de notre histoire musicale sont pour la plupart absents de Paris.

A l'heure dite M. Lamoureux s'installe au fauteuil, en arrière de son orchestre, qui est établi en contre-bas de la scène, brandit son bâton et l'admirable prélude de *Lohengrin* est écouté au milieu d'un rigoureux silence. Il est évident dès ce moment que la partie est gagnée pour Wagner, ses interprètes et ses admirateurs. Une ovation frénétique est faite à M. Lamoureux qui dissimule à peine son émotion.

Faut-il maintenant raconter *Lohengrin* et dire cette touchante histoire d'Elsa de Brabant que nos vieux conteurs semblent avoir empruntée à la légende de la Psyché antique? Hélas! Il n'y avait plus que les Parisiens en Europe pour l'ignorer; espérons qu'ils vont rapidement l'apprendre maintenant.

Parlons plutôt des interprètes. M^{me} Rose Caron qui était chargée du rôle d'Elsa a de nombreux ennemis dans le camp wagnérien; malgré cela, malgré aussi que ce rôle d'ingénue ne convint pas exactement à son tempérament de tragédienne lyrique, sa grâce pénétrante et simple lui a conquis d'unanimes suffrages. La rêverie nocturne d'Elsa au balcon de son palais et son incomparable duo avec Lohengrin au troisième acte lui ont valu de véritables triomphes.

M. Van Dyck, qui chantait déjà le rôle lors de la malheureuse tentative de M. Lamoureux il y a cinq ans, a pu recueillir enfin les applaudissements qu'il mérite et que Paris était seule des grandes villes d'Europe à lui avoir refusés jusqu'ici. Complètement remis de la petite indisposition qui a retardé la première représentation du drame de Wagner, il a pu faire pleinement goûter sous la cuirasse du fils de Parsifal ses qualités de parfait comédien et de chanteur hors ligne.

M^{me} Fierens et M. Renard étaient chargés des personnages peu sympathiques de Frédéric et d'Ortrude, et se sont acquittés de leur tâche avec une science musicale réelle mais un jeu un peuterne.

Il ne faut pas, dans cette énumération de tous les combattants dont la vaillance a mené *Lohengrin* à la victoire, oublier ni les chœurs, ni l'orchestre. M. Lamoureux est un convaincu, tout le monde le sait; mais il sait faire passer sa conviction dans l'esprit de ses collaborateurs. Ses boutades, ses brusqueries — de bons amis répandaient dernièrement le bruit que les artistes de l'Opéra s'en plaignaient amèrement — viennent uniquement de

son souci de faire mieux qu'on ne fait en général. Chanteurs et instrumentistes le savent si bien que, loin de se rebeller, ils ont fait des prodiges, dont les ont récompensés de chaleureuses ovations. L'admirable chœur qui salue l'apparition de Lohengrin au premier acte a été particulièrement applaudi.

En résumé, cette première représentation n'a été qu'un triomphe pour tous ceux qui y ont pris part; ce succès continuera-t-il lorsqu'un public plus mêlé viendra entendre *Lohengrin*? cela ne paraît pas faire doute dans l'esprit de personne. S'il y a des tapageurs, ils se laisseront bientôt d'être mis à la porte et laisseront les autres écouter tranquillement ce qui leur plaît.

Il faut espérer alors que nous n'en resterons pas là; lorsque M. Lamoureux aura une part plus effective à la direction de l'Opéra, il profitera sans doute de la victoire que son courage et sa persévérance viennent de lui faire remporter sur les préjugés de Paris; et qui sait si d'ici à quelques années nous ne verrons pas sur l'affiche: *Tristan, les Maîtres chanteurs* et même *Parsifal*!

NOUVELLES POLITIQUES

— La Correspondance russe annonce que M. de Giers, ministre des affaires étrangères de Russie, a obtenu du tsar un congé de deux mois, qu'il consacre à un voyage à l'étranger, n'ayant aucun caractère politique, mais rendu absolument nécessaire par l'état de sa santé. M. de Giers, par suite d'une fatigue excessive, a été atteint ces temps derniers d'une faiblesse générale assez inquiétante pour que les médecins lui aient recommandé un repos absolu dans un pays de montagnes. On ignore encore à Saint-Petersbourg si le congé du ministre des affaires étrangères sera prolongé dans le cas où son état de santé nécessiterait un plus long temps de repos. On assure que M. de Giers doit partir le 22 de ce mois pour l'Italie. On lui prête l'intention de visiter Paris. Le nouveau chef du département de l'Asie, le comte Kapniz, quittera aussi Saint-Petersbourg dans quelques jours en vertu d'un congé. La Gazette de Moscou fait remarquer à ce propos que le départ de deux chefs des affaires étrangères indique que le gouvernement russe considère la situation actuelle comme bonne et comme devant continuer d'être calme.

— On annonce la mort, à Rome, du cardinal Rotelli, ancien nonce du pape à Paris. Le défunt était âgé de 60 ans. Préconisé évêque de Montefiascone en 1870 et archevêque de Pharsale en 1884, il fut nommé délégué apostolique à Constantinople, où il réussit à faire cesser l'animosité des Grecs et des Slaves contre l'Eglise romaine. Nommé nonce à Paris, en remplacement de Mgr di Rende, il y pratiqua une politique de conciliation.

— Le Times a publié jeudi matin une dépêche de son correspondant parisien, qui a reçu de Budapest de curieux détails sur les *casus federis* du nouveau traité austro-allemand de la triple-alliance. A en croire ces renseignements, la question des *casus federis* aurait été extrêmement délicate à régler et ce n'est qu'aux dernières manœuvres que des décisions définitives auraient été prises.

L'empereur François-Joseph aurait proposé de ne reconnaître comme *casus federis* que les trois cas suivants:

- 1^o Le cas où la France attaquerait l'Italie;
- 2^o Le cas où la France attaquerait l'Allemagne;
- 3^o Le cas où la Russie attaquerait l'Autriche-Hongrie.

Telles auraient été les points auxquels on se serait arrêté.

— L'empereur de Russie partira de Copenhague le 30 septembre ou le 1^{er} octobre.

Après son séjour en Pologne, la famille impériale ira à Livadia, en Crimée, pour y fêter les noces d'argent de l'empereur et de l'impératrice, le 9 novembre (nouveau style).

Puis les souverains reviendront à Saint-Petersbourg.

— Le Standard confirme que l'apathie du gouvernement chinois a forcé les ministres étrangers à Pékin à prendre des mesures rigoureuses, et qu'un ultimatum a été envoyé au gouvernement chinois. L'expérience a démontré que toute remontrance diplomatique à Pékin doit être appuyée par une démonstration navale. Le ministre d'Allemagne étant le doyen du corps diplomatique, il est possible que la direction soit donnée à l'Allemagne. Le Standard est heureux de voir un pareil accord des Européens en Chine. Il espère que la France actuelle agira maintenant comme il y a trente ans avec l'Angleterre, lorsque ces deux puissances écrasèrent la Chine et obtinrent un traité pour lequel le reste du monde est redevable uniquement à la France et à la Grande-Bretagne.

— Le cabinet de Madrid a décidé d'introduire le fusil Mauser prussien dans l'armée espagnole.

— Une dépêche de Buenos-Ayres annonce que l'ex-dictateur Balmaceda est arrivé à Mendoza (République argentine).

INFORMATIONS DIVERSES

— Le Berliner Tageblatt raconte un cas extraordinaire d'indiscipline qui se serait produit dans l'armée prussienne il y a environ deux mois. Le capitaine de la première compagnie d'un bataillon du 37^e régiment de fusiliers, en garnison à Krotoschin, dans la province de Posen, ayant trouvé de nuit une sentinelle endormie à son poste, aurait résolu de rétablir la discipline en faisant passer quatre fois de suite, le dimanche suivant, toute sa compagnie. A la quatrième fois, vingt et un hommes auraient manqué à l'appel. Le capitaine les rencontrant ensuite dans la rue, les aurait fait arrêter. Une cour martiale en aurait condamné dix-sept à dix-huit mois de forteresse et quatre à vingt et un mois.

— L'opinion publique est assez vivement émue de l'explosion du choléra à bord de bâtiments de la flotte britannique, en rade de Bombay. Bien que le choléra soit endémique dans certaines parties de l'Indoustan, Bombay passait jusqu'ici pour infiniment plus salubre et mieux préservé que Calcutta, et les bâtiments de la flotte étaient considérés comme totalement hors d'atteinte en temps normal. Les lords de l'amirauté ont reçu avec un vif regret un rapport du commandant en chef de la station navale des Indes orientales, les informant que le choléra a fait son apparition à bord du *Marathon* et du *Rouge-gorge*, le 11 septembre, à Bombay, et que seize morts en ont déjà résulté. Toutes les précautions d'usage ont été prises. Tous les cas sont traités à bord du *Tennasserim*, transport de l'armée des Indes, transformé en hôpital flottant pour les cholériques. Aucun cas nouveau ne s'est produit à bord du *Marathon* depuis le 12 du courant, ni à bord du *Rouge-gorge* depuis le 14. L'amiral croit pouvoir espérer que le pire est passé. Il n'y a que vingt et un cas à l'hôpital, dont trois seulement sont très graves.

On affirme que le port et la ville de Bombay seraient totalement indemnes.

Les inondations en Espagne.

Madrid, 16 septembre.

Le commissaire du gouvernement à Consuegra annonce que, demain, commenceront les travaux de déblaiement; on démolira les maisons qui menacent ruine et on construira des abris provisoires. On s'occupe d'enterrer les cadavres. Jusqu'à présent, on en a reconnu six cents. Le commissaire demande encore de la chaux pour désinfecter. L'odeur devient insupportable.

Madrid, 16 septembre.

Le duc de Tetuan a adressé une circulaire aux représentants de l'Espagne à l'étranger pour les autoriser à recevoir les dons spontanés qui pourraient leur être adressés en faveur des victimes des inondations.

Madrid, 16 septembre.

Deux cents gendarmes sont arrivés. Ils sont obligés de forcer les ouvriers au travail pour enterrer les cadavres.

Seize voleurs ont été arrêtés au moment où ils allaient dépouiller les morts.

Jusqu'à présent, on a retrouvé 945 corps. Les orages ont causé de grands dégâts dans les provinces de Murcie et de Saragosse.

Les étudiants quêtent dans les rues de Madrid. La souscription nationale atteint 500,000 fr.

Madrid, 17 septembre.

La recherche des cadavres continue à Consuegra. Les habitants qui ont échappé dorment à la belle étoile. Il est urgent que des secours leur soient envoyés, car ils sont plongés dans une grande misère et les vivres qui ont été envoyés sont insuffisants. Le télégraphe fonctionne difficilement. Il y a aussi de grands dégâts dans la province de Malaga. Les chemins de fer sont endommagés et il y a beaucoup de bétail noyé. La compagnie de Saragosse estime à trois millions de pesetas les pertes qu'elle a subies. La Gaceta publie un ordre royal autorisant les représentants de l'Espagne à l'étranger à recevoir des souscriptions pour les inondés.

Londres, 17 septembre.

Le Daily News, dans un article sympathique pour l'Espagne, dit que la catastrophe d'inondations qui désolé en ce moment ce pays est une catastrophe européenne. Il y a, à la dit ce journal, une occasion propice pour l'Angleterre de tendre la main à l'Espagne, son ancienne amie et alliée, en ouvrant une souscription nationale à Londres en faveur des sinistrés.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Conseil fédéral. — MM. Lardy, Roth, Bavier, Eppli et de Claparède, ministres de la Confédération à Paris, Berlin, Rome, Vienne et Washington, avant de regagner leurs postes respectifs, ont eu une conférence au département des affaires étrangères qui a duré de neuf à onze heures. Quatre voitures, dans lesquelles ont pris place les cinq ministres, puis MM. les conseillers fédéraux Hauser, Droz, Ruchonnet et Schenk, ont emmené la société au Thalgut, près de Belp, sur les rives de l'Aar, où un dîner a été offert aux ministres par le Conseil fédéral.

Referendum. — Le délai d'opposition contre la loi qui répartit la recette nette du monopole de l'alcool entre les cantons et les communes de Genève et de Carouge, a pris fin sans qu'on l'ait utilisé. En conséquence, cette loi sera prochainement promulguée.

Sociétés. — Dimanche 27 septembre aura lieu à Bâle l'assemblée générale de la Société suisse de pisciculture. M. Puenzinger, forestier, y présentera un mémoire sur « Le rôle de l'état dans le repeuplement des cours d'eau ».

Les 12 et 13 octobre siégeront, à Bâle aussi, les sociétés suisses pour l'amélioration du système pénitentiaire et pour le patronage des détenus. Parmi les mémoires annoncés, citons ceux de M. G. Corvejon, à Lausanne, sur l'application de la peine de la réclusion dans la législation pénale moderne, et de M. Forel, directeur de l'hospice des aliénés du canton de Zurich, sur la création d'asiles pour les ivrognes.

Socialistes. — Les socialistes suisses auront leur assemblée annuelle le 27 septembre à Olten.

Les socialistes du 3^e arrondissement fédéral porteront au Conseil national, en remplacement de M. Sioss, élu député de Zurich aux Etats, ou bien M. Scherrer, avocat à St-Gall, ancien président central du Grutli, ou bien M. Seidel, rédacteur de l'*Arbeiterstimme*.

Lutte contre l'alcoolisme. — Le premier « café de tempérance » établi en Suisse est celui de Boudry, ouvert en 1878. Trois autres ont été ouverts cette année-là, un à Corcelles (Neuchâtel), un à Genève (cercle de Cologny) et un à Orbe. L'année suivante, on en comptait quatre dans le canton de Neuchâtel, trois dans le canton de Genève et trois dans le canton de Vaud. En 1880, Neuchâtel en possédait 6, Genève 3, Vaud 3, Berne 4, Bâle-Ville 1. A la fin de l'année dernière on en comptait en Suisse 146, ainsi répartis: Zurich 1, Berne 16, Fribourg 3, Bâle-Ville 3, Bâle-Campagne 2, Appenzell 1, St-Gall 3, Argovie 1, Vaud 51, Valais 2, Neuchâtel 27, Genève 34.

Etablissement des Suisses en Allemagne.

Une circulaire du Conseil fédéral donne les renseignements suivants sur la manière d'appliquer le traité d'établissement conclu entre l'Allemagne et la Suisse:

Le chiffre 2 du protocole de clôture du traité d'établissement conclu entre la Suisse et l'Allemagne le 31 mai 1890 dit que, vu l'état actuel de notre législation, les autorités allemandes considéreront l'acte d'origine et le certificat de bonne conduite délivrés par les communes suisses et légalisés par le canton d'origine comme équivalant au certificat de la légation prévu à l'article 2 du traité.

Pour éviter des malentendus au sujet de cette prescription, les parties contractantes sont convenues de préciser la commune de laquelle le certificat de bonne conduite doit émaner dans les différents cas. Les éventualités suivantes ont été prévues.

I. Si le Suisse qui s'établit en Allemagne était domicilié, en dernier lieu, dans sa commune d'origine, le certificat doit être délivré, cela va sans dire, par la commune d'origine et légalisé aussi par le canton d'origine.

II. Si le Suisse qui s'établit en Allemagne était domicilié, en dernier lieu, dans une commune suisse, mais non dans sa commune d'origine, le certificat délivré au lieu du domicile peut suppléer à celui de la commune d'origine. Le certificat de bonne conduite doit toujours être légalisé par le canton sur le territoire duquel est située la commune qui l'a délivré.

III. Si le Suisse qui s'établit en Allemagne était domicilié, en dernier lieu, non pas en Suisse, mais à l'étranger, l'autorité allemande lui accordera le temps nécessaire pour se procurer le certificat de bonne conduite indispensable, émanant soit de l'autorité du lieu du dernier domicile en Suisse, soit de la commune d'origine, si toutefois elle ne juge pas devoir se contenter d'autres déclarations de bonne conduite.

NOUVELLES DES CANTONS

SOLEURE. — Une batterie a eu lieu, dans la nuit de dimanche à lundi, entre la jeunesse de Niedergögen et celle d'une commune voisine. Un des combattants était armé d'un revolver dont il a déchargé tous les coups sur la troupe adverse. Quatre jeunes gens ont été atteints plus ou moins grièvement. L'auteur de ce bel exploit a été livré à la police, après avoir été à moitié assommé par ses camarades.

ZOUG. — Le Grand Conseil a décidé de traiter avec le Créditanstalt de Zoug pour la fondation d'une Banque cantonale.

Par 38 voix contre 14, il a adopté en dernier débat la loi cantonale d'application de la loi fédérale sur la faillite et la poursuite.

BALE. — L'exposition de pisciculture a un très grand succès. Jusqu'à ce jour on a compté plus de 10,000 entrées. Une des grandes curiosités de l'exposition est une tortue qui pèse soixante-quinze livres et qui se promène dans les locaux. On attend un grand envoi de poissons de Russie.

ARGOVIE. — Une grave épidémie de croup diphtérique a obligé les autorités communales de Muri à fermer les écoles.

TESSIN. — M. Viscardini, ancien professeur de littérature italienne au lycée de Lugano et grand chasseur malgré ses soixante-dix ans, est tombé l'autre jour dans le val Maggia d'une paroi de rochers haute de 20 mètres. Son chien courut alors jusqu'à un chalet situé à quelque distance, sur le territoire italien. Il en ramena deux hommes qui retrouvèrent le cadavre de M. Viscardini et l'emportèrent au chalet.

— Le célèbre sculpteur Vincenzo Vela est gravement malade de la pierre. Son état inspire de sérieuses craintes, surtout à cause de son âge. Vela est né à Lignoretto, au Tessin, en 1822. La plus connue de ses œuvres est le *Napoleon mourant* exposé, en 1867, à Paris.

VALAIS. — On nous écrit:

« Il existe, dans le sous-sol de l'église de Loèche une chapelle dite « Chapelle des Morts » qui renferme une peinture murale, d'un peintre inconnu, et probablement contemporain d'Holbein. Cette fresque représente, non pas la Danse macabre du célèbre peintre d'Augsbourg, mais le « Défilé des morts », où se succèdent tous les éléments de la société humaine et où la Mort et ses aides l'entraînent inégalement. Ce tableau produit un grand effet. L'attirance sur lui l'attention des amis et protecteurs de l'art. Au dire du peintre Ritz, on trouve une peinture du même genre dans une église d'Allemagne. C'est probablement tout ce qui reste d'un grand artiste dont le nom s'est perdu dans la nuit des temps. »

— M. Adolphe Fama, à Saxon, porte à la connaissance des agriculteurs de la vallée du Rhône que la question de l'établissement d'une fabrique et d'une raffinerie de sucre en Valais est définitivement résolue. MM. J.-J. Langen et fils, à Cologne et la Banque commerciale de Bâle ont fondé une Société dans ce but.

En conséquence, M. Fama invite les propriétaires à réserver le plus de terrain possible pour la culture de la betterave en 1892, afin d'encourager cette nouvelle industrie qui sera, sans nul doute, d'un grand profit pour le pays.

NEUCHÂTEL. — Les recherches phylloxériques sont terminées partout. Le quatrième et dernier bulletin (du 7 au 12 septembre) constate que 60 points phylloxérés nouveaux avec 318 ceps ont été découverts, savoir au quartier de Ceylard (Colombier), 5 points avec 16 ceps; aux Vernes (id.), 55 points avec 302 ceps.

— Les délégués de la Société d'agriculture du canton de Neuchâtel se réunissent demain à Môtiers. Deux questions figurent à l'ordre du jour de leur séance. L'une concerne l'assurance contre la mortalité du bétail, au sujet de laquelle un avant-projet de loi a été élaboré par M. Comtesse, chef du département de l'agriculture; l'autre tend à demander une plus grande intervention de l'état en faveur de l'amélioration du bétail.

CANTON DE VAUD

Eglise nationale. — Ainsi que nous l'avons dit, le conseil du 8^e arrondissement ecclésiastique, réuni le 14 septembre à Yverdon, s'est prononcé pour le maintien du *statu quo* en matière de catéchuménat; il a ainsi repoussé la proposition qui lui était faite de réduire à un an la durée de l'instruction religieuse.

On pouvait prévoir qu'il donnerait ainsi raison aux partisans du maintien de deux ans de catéchuménat.

VEVEY. — M. le comte de Bernstorff, de Berlin, fera ce soir, au local de l'Union chrétienne, rue du Simplon, une conférence sur l'Union chrétienne de Berlin et le Congrès d'Amsterdam.

MONTEUX. — Mardi soir ont eu lieu les premiers essais de la fontaine lumineuse qui constituera une des intéressantes attractions de l'exposition horticole de la Rouvenaz. Les résultats ont été très satisfaisants.

GLION. — Les travaux du chemin de fer Glion-Nave avancent d'une façon réjouissante, dit le *Journal de Vevey*. Dans les tunnels du sommet, on travaille nuit et jour, avec une hâte enfiévrée. Le dimanche des coups de mine répercutent leurs échos dans la montagne. Les ingénieurs espèrent amener la locomotive jusqu'en Caux cet automne même. On peut augurer qu'ils y réussiront. Sur plusieurs centaines de mètres la voie est prête: il ne reste plus qu'à poser les rails.

BEX. — La vente qui a eu lieu mercredi, dans la propriété de M. Ausset, en faveur de l'infirmerie de la Grand-Fontaine, a brillamment réussi. La recette dépasse 2500 francs.

LAUSANNE

Institut pathologique. — M. Alfred Chappuis a été nommé concierge de l'Institut pathologique.

Cirque Lorch. — Devant un public déjà nombreux et qui grandira sans doute de jour en jour, le cirque Lorch a donné hier sa première représentation. Elle a eu un vif succès. Les clowns et les équilibristes y tenaient la première place. On a surtout applaudi l'échelle japonaise des frères Flumm, les productions gracieuses des frères Pignotti et les étonnantes pirouettes de M. Jules Lorch sur son fil électrique. Parmi les chevaux, signalons *Préciosa*, jument française dressée en liberté et présentée par M. Louis Lorch, et *Benko*, très élégamment monté en haute école par Mme Adolphe Lorch.

La soirée s'est terminée par l'exhibition de deux énormes éléphants qui ont exécuté, avec la grâce que nul ne songe à disputer à ces aimables pachydermes, des exercices acrobatiques variés. C'est une chose à voir.

Une disparition expliquée.

Nous avons dit hier que le cadavre de M. Cornu, maître à l'Ecole industrielle de Lausanne, disparu depuis le mois d'août 1890, avait été retrouvé à Chevillon. Voici quelques détails à ce sujet.

La lugubre découverte a été faite lundi par un jeune garçon des chalets de Chevillon, envoyé à la recherche d'un veau. En errant parmi les rochers qui dominent le col, au-dessus de Dornborene, du côté sud, il se vit tout à coup en présence d'un cadavre. Très effrayé, il revint en hâte aux chalets. On prévint aussitôt M. le syndic de Gryon, et celui-ci, auquel on n'avait signalé, depuis l'année dernière, d'autre disparition que celle de M. Cornu, télégraphia immédiatement à Lausanne.

Deux des fils de M. Cornu montèrent mardi à Anzeindaz et n'eurent aucune peine à reconnaître les restes qu'on leur fit voir, à l'endroit même où on les avait découverts. C'étaient bien ceux de leur père. Le malheureux avait dû tomber d'une hauteur de plus de vingt mètres. A quelques pas de lui gisaient sa montre, arrachée sans doute par la violence de la chute, et un corceau destiné à prendre les insectes. Dans ses vêtements se trouvaient un portefeuille avec une vingtaine de francs, un indicateur des chemins de fer et un flacon d'alcool brisé. Les chairs avaient presque disparu, mais la chevelure était encore très reconnaissable.

A en juger d'après le point où le corps a été retrouvé, M. Cornu a dû s'égarer dans le brouillard en cherchant à aller d'Anzeindaz à la Vère, par le col des Essels. Il a obliqué fortement sur la gauche, sans arriver toutefois jusqu'au sentier de Chevillon, et a trouvé la mort dans des éboulements rocheux que les chasseurs de chamois seuls fréquentent. Il est probable qu'il s'est tué sur le coup, car s'il avait appelé on aurait pu, selon toute apparence, l'entendre des chalets de Chevillon.

L'accident a dû se produire le 25 août 1890. Le 23 août, M. Cornu partait de Lausanne et couchait à Frénar, le 24, il était à Anzeindaz et y passait la nuit; le 25 au matin il se mettait en route pour rentrer à Bex. Il est inexact qu'on l'ait vu au Saneisch.

Le corps ayant été trouvé sur col valaisan, à quelques mètres seulement de la frontière, la levée en incombait aux autorités valaisannes. Il a été mis en bière et transporté à Sion, où on a procédé aux constatations légales. L'enterrement aura lieu dimanche, à Sion également.

CHRONIQUE JUDICIAIRE

TRIBUNAL FÉDÉRAL

Audience du 17 septembre.

L'éméute tessinoise en cassation.

Comme nous l'avons indiqué hier, la cour de cassation du Tribunal fédéral, présidée par M. Bläsi, président du Tribunal fédéral, assisté de MM. les juges fédéraux Stamm et Clausen et de MM. les juges suppléants Holdener (de Schwytz) et Brenner, de Bâle, a délibéré hier sur le recours en cassation de la partie civile au procès de Zurich.

La procureur-général, M. Scherb, n'avait pas cru devoir intervenir.

C'est M. l'avocat Feigenwinter, de Bâle, qui a soutenu le recours, tandis que M. l'avocat Forrer, de Winterthur se présentait au nom des émeutiers libérés.

Trois moyens de recours étaient invoqués dans la procédure écrite :

1. L'art. 126 de la loi sur la procédure pénale fédérale veut que, si le jugement prononce l'acquiescement, le dispositif mentionne « le règlement des frais, dommages-intérêts et autres indemnités civiles (litt. b.) ». Or le jugement de Zurich passe absolument sous silence les réclamations de la partie civile, que la cour a refusé en outre d'entendre.

2. Le chef du jury n'a pas indiqué par combien de voix le verdict a été rendu.

3. La question posée au jury n'a pas été en réalité résolue, car en donnant lecture du verdict, le chef du jury a, par deux fois, lu *regulwidrige Handlung* au lieu de *rechtswidrige Handlung*.

Dans sa plaidoirie, M. l'avocat Feigenwinter a déclaré ne pas insister sur le second moyen. Il s'est borné à soutenir le premier et le troisième.

Légitimant la situation de la partie civile, M. Feigenwinter a rappelé qu'à Zurich, pour obtenir des jurés un verdict de libération, M. Forrer avait solennellement promis que ses clients offriraient à la mère de l'infortuné Rossi, dont ils déplorent la mort, une réparation d'ordre matériel. Dès lors, les septembristes ayant obtenu ce qu'ils désiraient, il n'en a plus été question. Bien plus : l'un des accusés, Gerardo Bruni s'est déclaré heureux, dans un café de Bellinzona, que les radicaux en eussent au moins f... bas un.

Dans ces circonstances, dit M. Feigenwinter, il ne me reste qu'à poursuivre ma tâche. Je n'en sais pas de plus noble que de défendre la mère d'un ami infortuné tombé victime de son devoir. Et je l'accomplirai tant qu'une voie de droit me restera ouverte.

Après ces quelques mots d'exorde l'avocat aborde la première question. Il s'efforce de montrer par l'analogie avec d'autres législations et par la loi fédérale elle-même que le verdict du jury une fois rendu, la cour de Zurich avait l'obligation d'entendre la partie civile et de donner une solution à la demande de dommages-intérêts qu'elle formulait. Après le verdict, le président s'est borné à faire entendre par un signe à M. Feigenwinter qu'il avait à se taire et le jugement ne fait aucune mention quelconque des réclamations civiles formulées.

Il n'en résulte pas que le jugement doive être cassé dans son entier. M. Feigenwinter demande seulement au tribunal de faire usage de la disposition légale qui lui permet de rectifier ou de compléter la sentence en y ajoutant une solution de la question des dommages-intérêts, ne fût-ce que pour réserver les droits de la partie civile à se pourvoir devant les tribunaux ordinaires pour obtenir les indemnités qui lui sont dues.

Passant à la procédure suivie à Zurich, M. Feigenwinter déclare que ses clients n'entreprendront pas d'en relever toutes les étrangetés. Il y aurait pourtant beaucoup à dire : l'instruction avait exclusivement porté sur les faits du 11 septembre. A Zurich, au contraire, les débats publics ont uniquement visé à établir que les accusés étaient en état de légitime défense, le gouvernement étant corrompu. On a allégué alors une multitude de faits de tout genre sur lesquels l'enquête n'avait nullement porté. M. Scherb, le seul contradicteur qui eût la parole, a déclaré qu'il n'avait ni le mandat, ni l'intention, ni le devoir de défendre le Conseil d'Etat du Tessin, de sorte que celui-ci a eu une position inférieure à celle d'un accusé, puisque sur son compte on pouvait tout dire, sans qu'il eût la possibilité de faire entendre sa défense. On a vu défilier pendant des journées entières à la barre du tribunal, des avocats et des journalistes se disant victimes d'abus de pouvoir et de dénis de justice, sans qu'on ait seulement songé à mettre sous les yeux du jury les actes des procès dans lesquels ils prétendaient avoir joué le rôle de victimes.

La loi ne prévoit malheureusement pas de recours en cassation quand le procureur-général a failli à son devoir. La responsabilité de cette procédure étrange pèse sur les épaules de ce magistrat. Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir se présenter à cette audience.

La partie civile n'invoque pas non plus comme moyen de cassation la manière dont l'audition des témoins a été conduite, ni la petite leçon donnée aux jurés par le président de la cour. M. Olgiati leur a enseigné que les citoyens étaient en état de légitime défense, dès qu'ils considéraient leur liberté, dans le sens le plus étendu de ce terme, comme menacée. Il a interprété la loi dans ce sens que liberté doit ici s'entendre non seulement de la faculté personnelle de se mouvoir et d'agir à son gré, mais de toute atteinte aux droits civiques et constitutionnels dans le sens le plus étendu. Cette doctrine légitime l'éméute, toutes les fois qu'un citoyen quelconque s'estime ou se dit lésé par une décision des pouvoirs publics.

Mais le jury a fait mieux que de suivre sur ce terrain le président des assises. Ce n'est pas la seconde question, relative à la légitime défense, qu'il a tranchée dans le sens des accusés, c'est la première, celle qui fixe le fait matériel de l'éméute. Il a déclaré, contrairement à l'aveu positif de Simen et consorts, que ces messieurs n'ont pas envahi le palais de Bellinzona, n'ont pas fait d'otages, etc. Dans ces conditions, la leçon du président n'a plus d'importance. Autrement la partie civile s'en serait fait un moyen de cassation.

En réalité, la question soumise aux jurés n'a pas été tranchée. En séance publique, le chef du jury, Dr Kistler, donnant lecture du verdict, l'a par deux fois faussé, parlant de *regulwidrige Handlung*, au lieu de *rechtswidrige Handlung*. M. Feigenwinter a voulu en prendre acte immédiatement, mais la parole ne lui a pas été accordée. Le fait n'est donc pas protocolé. Mais l'avocat en appelle au témoin

gnage de ses voisins au procès de Zurich et du greffier du tribunal, M. le Dr Rott. La délibération du jury est secrète. On ne sait pas ce qui s'y est passé. Mais n'est-il pas possible de supposer que la question n'a pas été correctement énoncée. Les jurés peuvent avoir répondu que la révolution s'était faite « suivant toutes les règles d'une révolution », alors qu'on leur demandait si elle avait été « contraire au droit ».

En terminant, M. Feigenwinter fait des vœux pour que la législation qui a rendu possible le procès de Zurich soit promptement améliorée. Tout Suisse qui aime sa patrie doit désirer ardemment que de pareils faits soient impossibles à l'avenir.

M. Forrer débute sur un ton ironique. « Je ne pensais pas, dit-il ou à peu près, entendre de nouvelles plaintes sur le silence imposé à la partie civile. L'un de ses avocats, M. Schmid, a plaidé au Grütli, l'autre a rédigé la brochure de M. le Dr Reali. Ce qu'ils ont à dire, tout le monde a donc pu l'entendre. Et, quant aux plaintes formulées contre la loi fédérale, elles m'étonnent de la part de M. Feigenwinter, qui, comme avocat de M. Durrenmatt contre M. Künzli, déclina en ce moment la compétence des tribunaux bernois et réclame le bénéfice de ces assises tant décriées. »

M. Forrer ne veut défendre ni le procureur-général, ni le président des assises. Il n'a pas mission pour cela. Mais il tient à se laver des reproches à lui personnels. Il qualifie très vivement l'accusation portée contre lui d'avoir parlé à Zurich d'une indemnité civile aux parents du malheureux Rossi pour jeter de la poudre aux yeux aux jurés. De la part d'un confrère, une telle insinuation est *unkellegisch*. Si aucune suite n'a été donnée jusqu'ici à la promesse faite, c'est parce que le procès en cassation n'était pas jugé et que la partie adverse n'aurait pas manqué de tirer des inérences défavorables de démarches faites en vue de procurer à Mme veuve Rossi l'indemnité promise.

A Zurich, M. Forrer estime avoir fait uniquement son devoir de défenseur. Ses clients risquaient la maison de force et la ruine. Ceux de la partie civile ne risquaient rien du tout. Dans ces conditions, les avocats de la défense pouvaient et devaient rassembler tous les arguments de nature à expliquer par quels actes les accusés avaient été poussés à la révolution. Ils s'y sont consacrés et n'ont ménagé ni leurs peines, ni leur santé. Le succès une fois obtenu, ils pouvaient s'attendre à être attaqués par les journalistes du parti adverse, mais non par des confrères qui savent ce qu'est le barreau. M. Forrer nie le propos attribué à son client Bruni.

Il s'attache ensuite à démolir l'argumentation juridique de M. Feigenwinter et s'appuie pour cela sur des textes et des analogies dont nous faisons grâce à nos lecteurs.

Chemin faisant, il reprend la fameuse polémique contre le Dr Reali. « C'est en pleine connaissance de la fausseté de son accusation que M. Reali a déclaré qu'on lui avait volé 600 francs », dit-il entre autres.

Les répliques ont été très vives. M. Feigenwinter a pris la défense de M. Reali. « Plutôt que de l'accuser quand il ne peut se défendre, a-t-il dit, M. Forrer eût mieux fait de porter plainte contre lui pour faux serment. C'eût été plus loyal et plus viril. »

« Qu'à cela ne tienne, a répliqué M. Forrer. Nous verrons bien qui dit la vérité. J'ai porté plainte contre la brochure de M. Reali. On pourra nous entendre contradictoirement. Et voilà comment nous avons un nouveau procès tessinois en perspective. »

Le tribunal a consacré à délibérer une laborieuse audience de relevée qui a duré de 3 heures à 6 heures.

M. le juge fédéral Stamm rapportait. Il a proposé d'écarter le recours.

Le moyen tiré de la fausse lecture du chef du jury ne l'a pas arrêté. C'est un simple *lapsus* qui ne saurait avoir de conséquence juridique.

La seule question sérieuse est : le jugement devait-il statuer sur les conclusions de la partie civile ? Doit-il être complété dans ce sens ?

M. Stamm la résout négativement. Il montre par la comparaison entre le projet de loi de procédure pénale présenté en 1851 par le Con-

seil fédéral et la loi adoptée par les Chambres fédérales, que celles-ci ont entendu exclure du débat pénal les parties civiles, tandis que le projet les y admettait. Une seule exception est faite : le cas où le jury a déclaré les accusés coupables. Alors, alors seulement, elles peuvent être entendues.

Ce point de vue a été admis avec quelques variantes par M. Brenner.

MM. Clausen et Holdener se basant sur l'article 126 déjà cité, de la loi sur la procédure fédérale, ont soutenu au contraire que le dispositif doit en tout état de cause contenir le règlement de la question des indemnités civiles.

M. le président Bläsi a départagé les voix dans le sens du rapporteur.

La requête de cassation a donc été écartée par trois voix contre deux.

Les recourants paieront un émolument de justice de 80 fr. et 200 fr. d'indemnités aux émeutiers libérés.

DÉPÊCHES

Berne, 18 septembre. — La loi sur les chemins de fer (1872) autorise le Conseil fédéral à percevoir des droits de concession sur les compagnies de chemins de fer dont le compte d'exploitation solde par un produit net de 4 %.

Les compagnies du Nord-Est et du Gothard se sont pourvues auprès du Tribunal fédéral contre cette perception.

M. Brunner, avocat de la Confédération, soulève une exception d'incompétence, cette perception étant par sa nature de droit public et administratif sur lesquels le Conseil fédéral, soit l'Assemblée fédérale en cas de recours, prononce définitivement.

Berne, 17 septembre. — Un certain nombre de distillateurs suisses sont, comme on sait, au bénéfice d'une exception légale qui, pour favoriser l'agriculture, oblige la régie de l'alcool à leur acheter annuellement une certaine quantité d'alcool, distillé avec des pommes de terre du pays, fût-ce à un prix plus élevé que ceux du marché allemand où la régie se pourvoit pour la majeure partie de ses approvisionnements.

Cette année, la récolte des pommes de terre étant, en Suisse, inférieure à la moyenne, et les prix menaçant par conséquent d'être plus élevés, les distillateurs demandent au Conseil fédéral de pouvoir livrer à la régie de l'alcool fabriqué avec des produits étrangers. Le Conseil fédéral ne répondra pas avant de connaître exactement l'état de la récolte, ce qui ne sera pas possible avant un mois.

MM. les distillateurs demandent en outre au Conseil fédéral un subside en faveur des jeunes gens qui se rendraient à l'étranger pour apprendre la fabrication de l'alcool.

Berne, 18 septembre. — Une voiture supplémentaire de la poste a versé hier près de Bergün (Grisons) : on ne sait pas encore exactement ni où ni pourquoi. Mlle Emma Lehmann (Berne), et Miss Mac Gregor (Angleterre) venant de Pontresina ont été tuées. M. et Mme Schaller, d'Almens (Grisons), sont blessés, l'un d'une fracture de la cuisse, l'autre de légères contusions; Mlle Kirchen, étrangère, est légèrement blessée; Mlle Cadossi, commis postal, est grièvement blessée d'une fracture de la cuisse et d'une fracture du bassin.

M. Stæger, inspecteur des courses, s'est rendu sur les lieux pour instruire une enquête. La première nouvelle a été donnée par une dépêche officielle partie de Coire à 11 h. 50 du matin.

Copenhague, 18 septembre. — Les *Dagens nyheder* reproduisent un bruit suivant lequel le gouvernement danois aurait l'intention de présenter au Rigsdag un projet de loi tendant à contracter un emprunt à lot dont le produit serait offert en présent au roi et à la reine le 26 mai 1892, à l'occasion du cinquantième anniversaire de leur mariage, pour leur permettre de faire reconstruire le château de Christiansborg.

Pesth, 18 septembre. — L'empereur a conféré au ministre de la guerre roumain, à l'occasion de sa présence aux manœuvres autrichiennes, la couronne de fer de première classe.

Madrid, 18 septembre. — Le ministre des travaux publics est allé à Consuegra distribuer des secours. L'inhumation des cadavres continue. Les étudiants de Madrid ont commencé à quêter dans les rues en faveur des victimes des inondations. Les quêtes sont abondantes.

Vitry-le-François, 17 septembre. — La revue d'hier dans la plaine de Matignicourt, à 10 kilomètres de Vitry-le-François, a brillamment réussi. Temps gris et frais. Plus de 50,000 spectateurs.

Le général Saussier a passé la revue à 8 h. 1/2 du matin.

A 9 h., M. Carnot est arrivé en voiture, accompagné de MM. les ministres de Freycinet, Barbey, Bourgeois et Develle et de sa mission militaire. Enthousiastes acclamations.

Le président a passé la revue dans une voiture, attelée de quatre chevaux d'artillerie, précédée d'un escadron de cuirassiers et suivie d'un escadron de dragons avec la lance; M. Carnot avait à sa gauche M. de Freycinet, ministre de la guerre, en face le général Brugère et le colonel Pamard. La foule se découvre et de tous côtés partent des cris répétés de : Vive Carnot ! Vive l'armée !

Au retour, M. Carnot prend place à la tribune avec les ministres, les officiers de sa maison militaire et les membres du Parlement. Les officiers de la réserve sont au pied de la tribune. Les officiers étrangers lui font face.

D'abord, défilent au trot, les 1^{re} et 2^e divisions de cavalerie, le général Saussier en tête, chasseurs et dragons, l'artillerie à cheval et les cuirassiers. Le terrain est coupé de sillons servant de limites aux champs. En franchissant ces obstacles, trois canons se sont détachés

des avant-trains. Des attelages sont envoyés pour les retirer et laisser le passage à l'infanterie.

L'ordre du défilé des corps d'armée est celui-ci : En tête, les sapeurs, clairons et musiques, la compagnie du génie, puis le bataillon de chasseurs et enfin les quatre régiments d'infanterie de la division, les bataillons en colonne double, chacun des régiments sur une ligne, les officiers montés et les drapeaux en avant.

A la fin de chaque corps d'armée défilent le génie et l'artillerie du corps et enfin la brigade de cavalerie. Le parc aérostatique est venu à la suite du 3^e corps, les sections télégraphiques et d'ambulances à la fin de chaque corps.

Les généraux commandants d'armée après avoir passé devant le président de la République, viennent se placer à la droite des tribunes.

Après le défilé, la charge de cavalerie sur la tribune présidentielle. Elle comprenait seize régiments avec leurs batteries à cheval.

Au signal donné par plusieurs coups de canon, toute l'immense ligne, massée à 400 mètres, sur près de deux kilomètres d'étendue, s'est avancée au galop. Le spectacle était d'une indicible grandeur. Sur un signe du général Bonie, toute la ligne s'est soudain arrêtée à 400 mètres des tribunes. Les états-majors et les trompettes des cuirassiers sont venus se former en demi-cercle devant le président, faisant face aux officiers étrangers et aux officiers sans troupes.

Après la revue, le président a remis des décorations, entre autres la médaille militaire aux généraux de Gallifet et Davout. A midi dix, le président est remonté dans son landau pour regagner Vitry-le-François. Des cris enthousiastes : « Vive la Russie ! » ont salué, au passage des officiers étrangers, le général Fredericks.

A deux heures, le président de la République a offert un dîner aux généraux, aux colonels et aux officiers étrangers. Ce dîner, de 186 couverts, a été servi sous une vaste tente, décorée de drapeaux tricolores, dans les jardins de l'Hôtel-de-Ville.

Au dessert, le président de la République a prononcé un discours que les convives ont écouté debout.

Paris, 18 septembre. — Après la revue de Vitry-le-François, M. de Freycinet, ministre de la guerre, a communiqué au général Saussier une lettre de M. Carnot félicitant le généralissime et les troupes qui se sont fait remarquer par leur attitude martiale, la vigueur, l'entrain et la régularité de leurs mouvements.

M. Carnot est rentré dans la soirée à Châlons.

Des mesures de police seront encore prises aujourd'hui pour la seconde représentation de *Lohengrin*.

Ed. Fehr, éditeur.

CHRONIQUE AGRICOLE

Bulletin sanitaire du bétail du 1^{er} au 15 septembre 1891.

Charbon symptomatique : Box, 1 cas, Anzeindaz ; Olion, 4, Brétayes (2), Confin, Sausaz ; Corbeyrier, 1, Crétel ; Laysin, 1, Plampraz ; Ormont d'Amont, 2, Chavannes, l'Abbaye ; Bière, 3, Mont de Bière ; Marchissy, 3, Pré aux vœux (2), Perrondaz ; l'Abbaye, 1, pâturage du Pont ; Gingsins, 1, Cuvaloup de Crans ; Vallorbe, 1, Grand-Echelle (France) ; Rougemont, 2, Vanel, Sallalass. — Total, 20 têtes périclées, dont 12 non vaccinées, 1 vaccinée non assurée, 7 vaccinées et assurées.

Charbon sang de rate : Pomaples, 1 cas, une génisse abattue. Elle avait consommé des fourrages provenant d'un pré infesté par les fosses où l'on a enterré des cadavres charbonneux à Ornay.

Rouget du porc : Aigle, 3 cas. Bougy, 1, Dommartin 2, Grandfont, 2, Fiez, 2, Giez, 3, Prilly, 4, Epesses 2, St-Saphorin, 1, Villette, 1, Vallorbe, 1, Chevroux, 3, Mont 3, Blonay 8, Corsier 4.

Amendons prononcés :

Aigle, une de 5 fr. pour avoir retiré de l'alpage une pièce de bétail sans autorisation de l'inspecteur.

Cossonay, une de 5 fr. pour avoir conduit sur le champ de foire un cheval sans certificat.

Lausanne, une de 2 fr. contre l'équarrisseur pour avoir manqué à son service ; — une de 5 fr. contre un boucher pour avoir amené à l'abattoir un mouton sans certificat ; une de 10 fr. contre un marchand de chevaux pour défaut de production de certificat.

Pays-d'Enhaut, une de 10 fr. contre un amodiateur pour avoir opéré des mutations sur son bétail en alpage sans autorisation de l'inspecteur.

Rolle, une de 10 fr. pour introduction d'un cheval sans certificat.

Vevey, une de 5 fr. pour remise tardive d'un certificat.

DRAP DE BERNE, MILAINES

(Bernehabléin). Toiles, Nappages, Torchons, etc. sont fabriqués par *Walther Gygax*, à *Bleichenbach* (Cant. Berne), qui vend par pièce et par mètre, directement aux particuliers. — On est prié d'indiquer les sortes d'échantillons que l'on désire. H 2763 1367

Adresse télégraphique : « Walther Bleichenbach. »

Foire de Payerne du 17 septembre.

Froment nouv., 250 sacs, de 23. — à 26. — fr. les 100 kg. Méteil, 15 sacs, de 20. — à 21. — fr. les 100 kg. Avoine, 160 sacs, de 14. — à 18. — fr. les 100 kg. Pommes de terre, 25 ch., de 4. — à 5. — fr. les 100 kg. Beurre, de 1.35 à 1.50 fr. le 1/2 kg. Œufs, à 0.95 fr. la douzaine.

50 chevaux de 300 à 700 fr. pièce ; 20 taureaux de 300 à 700 fr. pièce ; 80 bœufs (49 paires) de 300 à 700 fr. pièce, et de 600 à 1400 fr. la paire ; 600 vaches et génisses de 300 à 650 fr. pièce ; 25 moutons de 30 à 40 fr. pièce ; 36 chèvres, à 20 fr. pièce ; 700-800 porcs, de 6 semaines à 3 mois, de 30 à 50 fr. la paire ; de 3 mois en sus, de 50 à 100 fr. la paire.

Inauguration de l'Université.

Les articles de la *Gazette de Lausanne* rendant compte des fêtes d'inauguration de l'Université de Lausanne, ont été réunis en une brochure de 123 pages, qui est en vente, au prix de 1 franc, chez notre imprimeur, M. Lucien Vincent, chez tous les libraires et dans les kiosques.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES

Champ-de-Vin : A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m. ; Long. : 6°38' E. ; Lat. : 46°31' N. — Barom. : 713 ; Therm. : 9°6 ; Haut. d'eau : 1 m.03.

Septembre moyenne : Baromètre 714. Thermomètre 14°5. Pluie 106 mm.

Septembre	12	13	14	15	16	17	18
Baromètre réduit à 0°.	730	725	720	715	710	705	700
Thermomètre	7 h. m.	15.4	14.7	15.8	16.3	17.7	18.3
	1 h. s.	24.0	23.9	23.4	20.4	18.3	19.1
	9 h. s.	17.9	17.3	15.4	14.9	13.9	13.3
Maxim.	25.5	25.3	25.5	25.0	19.5	22.0	22.0
Minim.	12.5	12.1	12.2	14.2	13.0	8.6	8.7
Pluie							
Soleil.		10.30	10	3	6.15	5	9
Vent	7 h. m.	NE	NE	NE	NE	NE	NE
	1 h. s.	NE	NE	NE	NE	NE	NE
	9 h. s.	NE	NE	NE	NE	NE	NE

Situation générale.

Hautes pressions persistent sur le centre de l'Europe. — Temps probable : ciel variable à clair au milieu du jour.

Bourse de Paris du 17 septembre 1891.

Cours de clôture (Terme).

3 % Français...	95 57	Credit foncier...	1294 25
3 1/2 % Français 91.	94 65	Credit lyonnais...	822 50
3 % Amortiss...	97 20	Gaz parisien...	1455 —
4 1/2 % Franç...	105 80	Panama...	21 50
Consolid. anglais	96 —	Corinthe...	53 —
4 % Russe 1889.	98 30	Suez...	2375 —
5 % Italien...	90 37	Lombards...	243 75
4 % Autriche or.	96 30	Autrichiens...	625 —
4 % Hongrois...	89 75	St-Franco-Alger.	—
5 % Etat serbe.	445 —	Comp. nat. Esc.	545 —
4 % Extér. esp.	72 12	Comp. d'Escom.	272 50
3 % Portugais...	37 75	Métaux...	25 —
4 1/2 % Bresil 88	—	Obligations.	—
5 % Argentin...	327 50	3 % Chem. Andal.	353 75
4 % Turc...	17 92	5 % Cr. l. égypt.	516 —
Priorité ottom.	405 —	3 % Ch. F. Port.	187 —
Unité d'Egypte.	493 50	3 % N-Esp. 1 ^{re} s.	396 —
Banque de Fran.	4380 —	3 % Saragosse...	367 50
Banque de Paris	787 50	3 % Transcaucas	83 —

Bourse de Lausanne du 18 septembre 1891.

	Demande	
--	---------	--

D^r WIDMER

DE RETOUR

Caroline 3, Lausanne.

Spécialité: Traitement des affections nerveuses et des maladies de l'estomac.

Consultations tous les jours de 11 h 1/2 à 3 heures, excepté le dimanche.

E.-F. PACCAUD

Chirurgien - Dentiste

EST ABSENT 5013

Foires d'Ollon.

La Municipalité d'Ollon porte à la connaissance du public qu'en suite d'autorisation du Département, il a été créé 2 nouvelles foires à Ollon; la première aura lieu le 9 OCTOBRE PROCHAIN, et la seconde le troisième vendredi du mois de mars 1892.

Ollon, le 8 septembre 1891.
4875 Greffe Municipal.

SOCIÉTÉ POUR LA Conservation et la Restauration de l'Eglise romane

de SAINT-SULPICE (Vaud).

4902 L'Assemblée générale ordinaire aura lieu à Saint-Sulpice lundi 21 septembre 1891, à 3 1/2 heures.

Société de l'Orchestre de la Ville

ET DE BEAU-RIVAGE

CASINO - THÉÂTRE DE LAUSANNE

(Grande salle des spectacles.)

Jeu 24 septembre 1891

à 8 h. du soir.

GRAND CONCERT

Donné par

Mlle Juliette MILLIE

forte chanteuse soprano

du Théâtre de Lyon (1885). — La

Haye (1886-87). — Scala de Milan

(1887-88). — San Carlo de Lisbonne

(1888-89). — Capitole de Toulouse

(1889-90). — Concerts classiques

de Marseille (1890-91) ayant créé la

première en France, le 14 janvier 1885, au

Grand Théâtre de Lyon, le rôle de

Bruchilde, de l'opéra Sigurd.

ET PAR LA

SOCIÉTÉ DE L'ORCHESTRE

sous la direction de

M. Lionetto BANTI.

L'Orchestre est notablement

renforcé d'artistes et d'amateurs.

On peut se procurer des billets

chez M. Fetschi, magasin de

musique, rue de Bourg 35. 5003

Samedi 19 pour les actionnaires.

SOCIÉTÉ

DE

LAVEY-LES-BAINS

5016. MM. les actionnaires de la

société qui n'auraient pas reçu la

circulaire que le Conseil d'adminis-

tration a adressée ce jour aux

actionnaires qui lui sont connus,

sont priés d'en réclamer de suite

un exemplaire à Bex, chez M.

Marc Borel, ou à Lausanne chez

MM. Siler et de la Harpe.

Atelier de peinture

[5021] et de dessins, rue de Bourg

16, de J. Geisser. Les leçons re-

commenceront le 22 septembre.

L'ESTAPETTE

est en vente

A LAUSANNE

Kiosque de St-François.

Kiosque de la Palud.

Kiosque de la Riponne.

Bibliothèque de la Gare.

M. Bassin, mag. de ta-

bac, Grand-Pont.

Mme Ammann, mag. li-

téraire, r. Haldimand.

M. Kriegl, papeterie, place

Pépinet.

M. Guntz, p. du Tunnel 3.

A AIGLE

Librairie Deladoc.

A ECHALLENS

Librairie F. Despont.

A MORGES

M. Staub-Kuhn.

A MOUDON

Librairie Benoit.

A NYON

M. Goussier, papeterie.

A OUCHY

Kiosque.

A PAYERNE

F. Gachet-Grivaz.

A VEVEY

M. Holl-Broyon, rue de

Lausanne.

MM. Lortsch et fils,

rue du Lac. 219

Librairie Jacot-Guillarmod.

A YVERDON

Librairie Grandchamp.

Le numéro 5 centimes.

Prêts [4758] d'argent sur sign^é à long terme 5 % Disc. Ecr. Comptoir d'avances, 147, rue Tolbiac, Paris. (Très sérieux, ne pas confondre).

FINANCES

CAISSE HYPOTHÉCAIRE CANTONALE VAUDOISE

Service de la Caisse d'épargne cantonale.

Dans sa séance du 8 septembre 1891, le Conseil d'Etat, sur le préavis de la direction de la Caisse hypothécaire, a fixé à

3 1/2 pour cent

le taux d'intérêt qui sera bonifié en 1892 aux créanciers de la Caisse d'épargne cantonale.

Le maximum de l'avoir de chaque déposant a été maintenu à

dix mille francs.

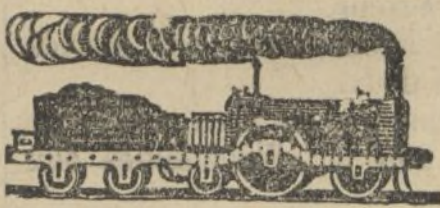
Lausanne, le 12 septembre 1891.

LE DIRECTEUR

de la Caisse hypothécaire cantonale vaudoise,

D. PASCHOUX.

ol.1400-4958



COMPAGNIE DES Chemins de fer du Jura-Simplon.

REMBOURSEMENT DES OBLIGATIONS 4 %

de la Compagnie des chemins de fer Jura-Berne-Lucerne

(Emprunt de 5 millions de francs du 31 mars 1887,

avec 1^{re} hypothèque sur le chemin de fer du Brünig.)

Par publication en date du 8 mars 1889, la Compagnie débitrice a dénoncé le sus-dit emprunt pour le remboursement au 30 septembre 1891.

Les titres encore en circulation représentent le solde non converti de cet emprunt.

En conséquence, le remboursement des sus-dites obligations aura lieu dès le 28 de ce mois, sans frais :

à la Caisse centrale de la Compagnie du Jura-Simplon, à Berne;

à la Banque Cantonale de Berne, à Berne, et dans les autres

domiciles de paiement désignés par cet établissement dans

une publication spéciale en date du 7 septembre 1891.

Les obligations présentées au remboursement doivent être

accompagnées de tous les coupons non échus.

A partir du 30 septembre 1891, ces titres cessent de porter

intérêt de plein droit.

Berne, le 15 septembre 1891.

5199-5026

LA DIRECTION

des chemins de fer du Jura-Simplon.

INSTITUT BERGWART ZURICH

sous la haute surveillance du gouvernement.

4614. Etudes générales. Cours spécial d'allemand.

Langues modernes. Commerce. Préparation soignée

et abrégée pour l'entrée à l'école polytechnique et

à l'examen de maturité (baccalauréat). Soins domestiques,

hygiène et pédagogie, tout particuliers. Situation superbe. Agréable

vie de famille. Surveillance paternelle. Internat et externat.

Excellentes références à Zurich, en Suisse et à l'é-

tranger. Pour prospectus et plus amples détails, s'adr. à M. le

directeur D^r A. KELLER, Fluntern-Zurich.

Excellente pharmacie de Mariasell.

Excellent remède contre toutes les maladies

de l'estomac

et sans égal contre le manque d'appétit, faiblesse d'estomac,

mauvaise haleine, flatulences, renvois, coliques, catarrhe

stomacal, pituite, formation de la pierre et de la gravelle,

abondance de glaires, jaunisse, dégoût et vomissements, mal

de tête (qui provient de l'estomac), crampes d'estomac, con-

stipation, indigestion et excès de boissons, vers, affections

de la rate et du foie, hémorrhoides (veine hémorrhoidale),

Prix du flacon avec mode d'emploi: Fr. 1, flacon double Fr. 1.50.

Pris du flacon avec mode d'emploi: Fr. 1, flacon double Fr. 1.50.

Dépôt central: pharmacie Schützengasse 1, C. Brady à

Kremsier (Moravie), Autriche. Dépôt général d'expédition pour la

Suisse chez Paul Hartmann pharmacie à Steckborn. Dépôt à

Lausanne: ph^{ie} Edm. Burnand, Morin, Grandjean; à Bulle: ph^{ie}

Magnien, Gavini, Rieter; à Châtel-St-Denis: ph^{ie} E. Jambé; à

Echallens: ph^{ie} Grognez; à Montreux: ph^{ie} Rapin; à Clarens-

Montreux: ph^{ie} Bührer; à Teritet-Montreux: ph^{ie} Engelmann;

à Vernex-Montreux: ph^{ie} Schmidt; à Morges: ph^{ie} Cuérel; à

Nyon: ph^{ie} Tallet, Monnier, F. Roux; à Vallorbes: ph^{ie} Ador, Ma-

connat, zur Tanne; à Vevey: ph^{ie} G. Narbel, Caspari, St-Martin, Dela-

fontaine, D^r Drouot, B. Nicole; à Yverdon: ph^{ie} J. Gélaz, Perret;

à Olon: ph^{ie} F. Schlegel; à Aigle: ph^{ie} Rimaldi, ainsi que dans

la plupart des pharmacies de la Suisse. 47964x-5848

BUFFET-RESTAURANT DE

L'EXPOSITION D'HORTICULTURE

à Montreux, du 22 au 28 septembre.

C. PERRET & G. RODIEUX, tenanciers.

Pendant toute la durée de l'exposition, consommations de premier choix. — Déjeuner à midi, depuis 2 fr. 50. Souper à la carte à toute heure. — Service prompt et soigné. — Vins du pays et étrangers des meilleurs crus, aux prix habituels. 42914x-4791

HOTEL-PENSION BEAU-SÉJOUR AU LAC MONTREUX

Maison de premier ordre. A proximité de la gare et du débar-

cadère. Prix modérés. Séjour pour familles. Grand jardin ombragé.

Se recommandant

22910x-4760 Brunner & Kaiser, propriétaires.

Le Receveur du district d'Aigle

agissant ensuite d'ordre du Département de l'Intérieur, exposera ven-

dables, par enchères publiques, aux conditions qui seront produites, les

vins des Hospices cantonaux au district d'Aigle, récolte de 1890.

Aigle. Vase n^o 2 contenant environ 6000 litres.

» 4 » » 3900

» 5 » » 2700

Villeneuve. » 2 » » 7750

» 3 » » 7850

» 14 » » 3200

» 15 » » 3500

Ces vins seront soumis à dégustation une heure avant chaque mise

dans les locaux des Hospices et les enchères auront lieu comme suit, le

lundi 21 septembre 1891.

A Aigle, Hôtel du Nord des 10 1/2 heures du matin.

A Villeneuve, Hôtel de Ville, des 3 1/2 heures après midi.

Aigle, le 7 septembre 1891.

ol.1365-4891 F. Dubuis, receveur.

Etude de MM^{es} Picot & Gautier, notaires à Genève,

boulevard de Plainpalais 1.

VENTE VOLONTAIRE

aux enchères publiques

sur baisse de mise à prix

d'une propriété sise à Versoix, près Genève, au bord du lac. Le 29 septembre 1891, à 10 heures du matin, en l'étude de MM^{es} Picot & Gautier, notaires à Genève, il sera procédé à la vente aux en-

chères publiques d'une grande et belle villa avec dépendances, eaux

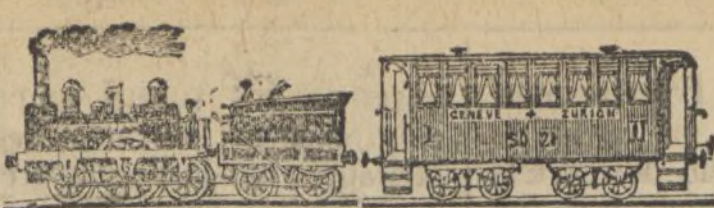
abondantes, grand parc, beaux ombrages, vue splendide sur le Mont-

Blanc. 7333x-4946

S'adresser à MM^{es} Picot & Gautier, notaires; à MM^{es} de West-

erweller & Rigot, régisseurs, Corrairie 20, et à MM^{es} de la

Palme, notaire à Paris, rue de la Chaussée d'Antin n^o 15.



Compagnie des chemins de fer du Jura-Simplon

REMBOURSEMENT DES OBLIGATIONS 4 %

de la Compagnie des chemins de fer du Jura - Bernois

(Emprunt de 33 millions de francs du 30 juillet 1881.)

Par publication en date du 8 mars 1889, la Compagnie débitrice (alors Jura-Berne-Lucerne) a dénoncé le sus-dit emprunt pour le remboursement au 30 septembre 1891.

Les titres encore en circulation représentent le solde non converti de l'emprunt 4 %

de 33 millions, réduit en 1886 à 29 millions de francs.

En conséquence, le remboursement des sus-dites obligations aura lieu dès le 28 de ce

mois, sans frais :

à la Caisse centrale de la Compagnie du Jura-Simplon, à Berne;

à la Banque Cantonale de Berne, à Berne;

à la Banque Fédérale, à Berne;

chez le Basler Bankverein, à Bâle,

et dans les autres domiciles de paiement désignés dans une publication spéciale de la

Banque Cantonale de Berne, en date du 1^{er} septembre 1891.

Les obligations présentées au remboursement doivent être accompagnées de tous les

coupons non échus. A partir du 30 septembre 1891, ces titres cessent de porter intérêt

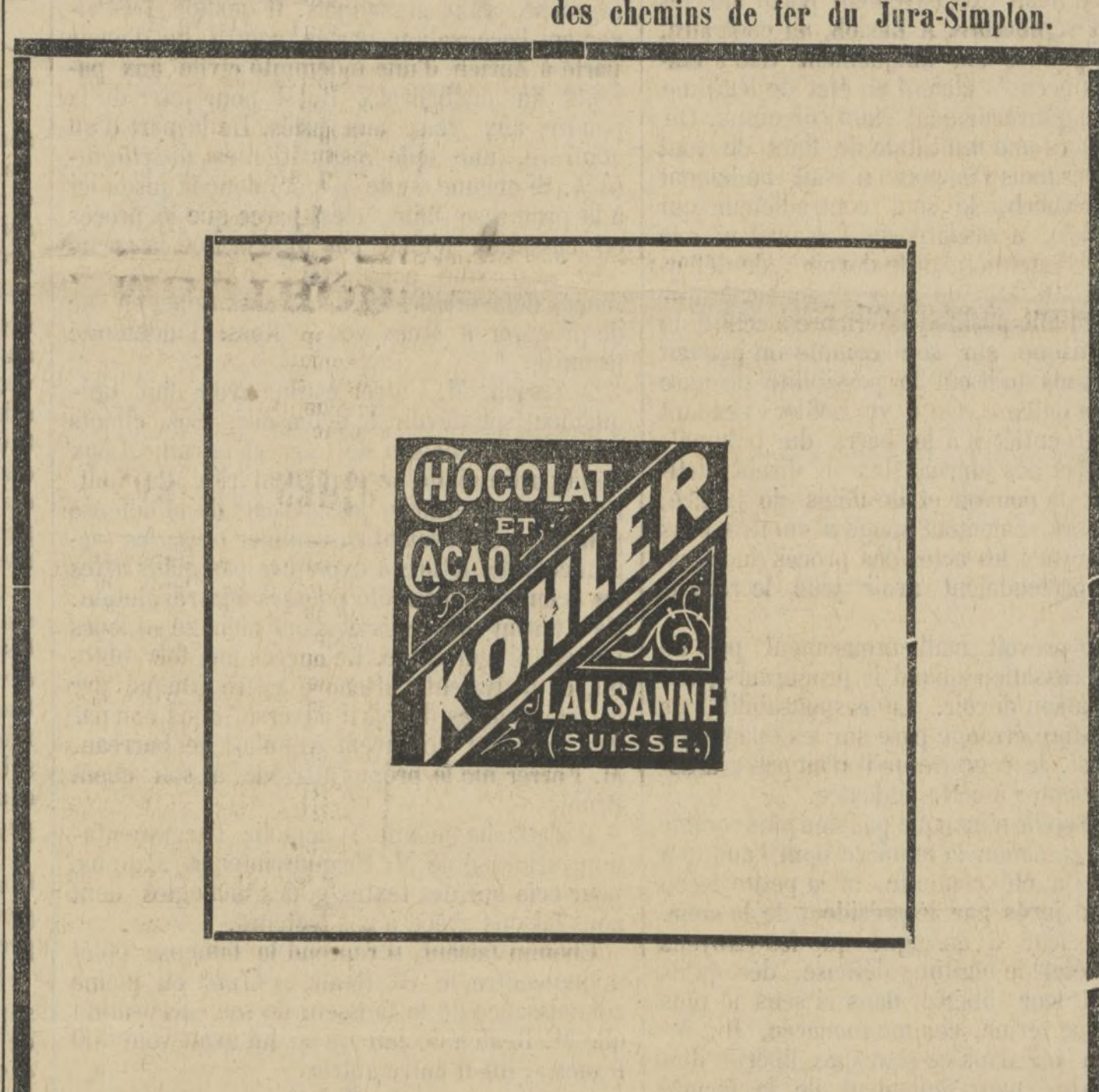
de plein droit.

Berne, le 15 septembre 1891.

5198-5027

LA DIRECTION

des chemins de fer du Jura-Simplon.



COSSONAY

Le public est prévenu que la

pharmacie Fontannaz

est transférée dans l'ancienne mai-

son ALLASIA.

Spécialité de médicaments contre

le gonflement du bétail. Gentiane

garantie véritable. Location de

bañoires et d'instruments divers.

Grand choix de bandages et d'ar-

ticles de pansements. ol.1378-4870

Empilage d'animaux. 4851

12, route de Carouge 12, 2^e.

Maison de santé.

5019. Les soussignés, anciens infirmiers de l'Asile de Cery, ont l'honneur d'informer le public

qu'ils viennent de reprendre la

succession de la maison de santé

E. MOUTHOD

à Etagnières

station du chemin de fer L.-E.-B.

Par une pratique sérieusement

acquise et un service médical as-

suré, ils s'efforceront de vouer

tous leurs soins aux malades qui

leur seront confiés.

L. FAVET, J. DUCRET.

MÉDAILLE D'OR

L'Exposition Universelle, Anvers 1885

CHOCOLAT

NEUCHÂTEL, Suisse.

MÉDAILLE D'OR

Exposition universelle

Paris 1889.

Liquore anti-anémique

au fer et au manganèse,

contre la chlorose, l'anémie, les

pâles couleurs, faiblesse, etc.